

DOMINIQUE BOUTET et CAMILLE ESMEIN-SARRAZIN (dir.), *Palimpsestes épiques, Récritures et interférences génériques*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006. Un vol. de 379 p.

L'ouvrage de Dominique Boutet et Camille Esmein-Sarrazin, *Palimpsestes épiques, Récritures et interférences génériques*, paru aux Presses de l'Université Paris-Sorbonne en 2006, est issu d'un colloque tenu en 2004 à Paris IV. Il ne s'agit donc pas de travaux tout récents, surtout si l'on considère le grand renouveau qu'ont connu depuis les études sur l'épopée et son devenir. Pour autant, l'ouvrage, même s'il s'inscrit dans cette tendance, explore des pistes qui n'ont pas forcément été très empruntées par la suite et présente à ce titre un intérêt particulier dans ce champ depuis très balisé.

Il nous semble important avant de rendre compte de ces apports de les situer en rappelant quelles directions ont prises les études sur le genre épique depuis une quinzaine d'années. Ce sera aussi l'occasion d'exprimer un demi-regret sur le peu d'éléments que fournissent l'introduction et la conclusion sur l'état de la recherche, mais aussi sur la question d'un point de vue théorique. Demi-regret, car l'on ne saurait reprocher aux auteurs de ne pas avoir anticipé sur des réflexions qui allaient suivre et de ne pas se situer par rapport à ce qu'ils inaugurent pour ainsi dire. Pour autant, il ne faudrait pas exagérer la nouveauté de l'intérêt épique et les directeurs du volume auraient pu proposer un bref état des lieux ou du moins définir plus clairement leur entreprise. La distinction entre épopée et épique, qui est simplement désigné comme une « couleur » (p. 349), apparaît par exemple très légère. De même, la conclusion commence par affirmer que « l'épopée est généralement considérée comme le premier genre que cultivent les peuples » (p. 343), idée dont le volume prendrait le « contrepied » : on pourra regretter le vague de cette soi-disant *doxa*, qui demanderait à être replacée et nuancée, car il est assez facile de poser *ad hoc* une idée supposément communément admise pour ensuite s'y opposer ! Même si l'objet du livre n'est pas de penser l'épopée – et son propre objet, les récritures, est déjà en effet bien assez vaste –, certaines précisions auraient pu être apportées en ouverture de l'ensemble.

Revenons donc sur la place de ce volume dans les travaux actuels sur l'épopée. Comme le rappelle Florence Goyet dans son remarquable état de la recherche¹, trois grandes approches ont été privilégiées depuis une quinzaine d'années. La première, qui est au demeurant la sienne, consiste à reprendre sur de nouveaux frais les grandes épopées primaires pour repenser leur fonctionnement et leur fonction ; la seconde, particulièrement représentée dans les études anglophones, envisage l'épopée comme une forme de « poésie traditionnelle » (John Foley), en cherchant surtout à comprendre les attentes des auditeurs de ces textes. La dernière enfin s'intéresse au devenir de l'épopée aux « marges », à ses avatars dans d'autres genres, tout particulièrement aux XIX^e et XX^e siècles, dans une perspective souvent plus intertextuelle. Ces deux dernières tendances retrouvent une tension déjà ancienne dans les études épiques, entre une vision « horizontale » – étudier les épopées comme des formes partagées par des cultures variées – et une vision plus « verticale », généalogique – étudier les variations et les récritures d'épopées fondatrices. De manière assumée (mais comme si cela allait de soi), le présent ouvrage s'inscrit dans cette dernière voie, celle des « récritures et interférences génériques », que signale le sous-titre pour mieux expliciter encore le titre. L'introduction de Dominique Boutet précise avec clarté en quoi consistent ces récritures, d'une part « à l'intérieur du genre, soit par imitation, soit par amplification ou remodelage »

1. Florence Goyet, « L'épopée », <http://www.vox-poetica.com/sflgc/biblio/goyet.html>, article publié en ligne en 2009, consulté le 18/10/2013. Pour une recension exhaustive des travaux existants sur l'épopée, voir la page de Florence Goyet sur l'épopée sur le site du RARE : <http://w3.u-grenoble3.fr/rare/spip/spip.php?article306>, consultée le 18/10/2013.

(p. 7), d'autre part dans d'autres genres, avec des phénomènes d'interférences, de contamination ou de fusion.

L'organisation du volume suit ces directions, tout en prenant en compte une dimension chronologique. La première partie, « Le modèle homérique », regroupe quatre textes sur des récritures d'Homère de la Grèce hellénistique au XVII^e siècle français. Deux parties sont ensuite essentiellement consacrées à des textes médiévaux : « Récritures d'épopée » réunit des contributions sur l'intertextualité, puis « Le recyclage d'un style » s'intéresse aux interférences avec deux écritures voisines de l'épique, l'hagiographique et l'historiographique. La quatrième et dernière partie, « L'épique et le renouvellement des poétiques », englobe des contributions plus hétérogènes sur le devenir de l'épopée et son reversement dans d'autres genres, de l'idylle classique à l'opéra de Wagner. L'organisation suit donc un système mixte, mais qui reste globalement assez chronologique. Ce découpage est parfois un peu étonnant : on comprend que « la matrice homérique » ait une place inaugurale, et, en même temps, la spécificité de cette matrice n'est au fond pas particulièrement explorée par des contributions qui s'inscrivent dans les mêmes perspectives de négociations génériques qui sont ensuite dégagées ; de même, les deuxième et troisième parties sur des récritures médiévales semblent plus avoir en commun que ne le laisse présager la distinction annoncée ; la dernière partie enfin rejoint souvent des questions auparavant abordées, par exemple sur « l'épique mitigé » du XVII^e siècle. On se demande alors si l'on n'aurait pas gagné à trancher entre une organisation chronologique et une autre plus problématisée, mais il est forcément difficile d'organiser un volume qui couvre un spectre si vaste. On trouve enfin une importante bibliographie raisonnée (p. 351-365), qu'il faut saluer car il est rare que les ouvrages collectifs soient si exigeants en la matière. Et même si beaucoup de travaux seraient désormais à y ajouter (voir le site mentionné en note), elle demeure un outil de travail très utile.

La première partie est donc consacrée à ce qui est ici appelé « la matrice homérique ». Alain Billault s'intéresse d'abord à la reprise de la figure du cyclope Polyphème dans les *Idylles* de Théocrite, pour montrer la transformation – *via* Euripide – du dévoreur d'hommes en amoureux dans un contexte pastoral. Gary Ferguson considère ensuite le prestige de la figure homérique au XVI^e siècle : Homère est à la fois traduit pour la première fois en français et proposé comme modèle pour le poète épique, en l'occurrence Ronsard (dont la *Franciade* signe en fait l'échec de cette entreprise d'émulation). Le prestige et l'autorité symbolique sont bien du côté d'Homère, mais le succès davantage du côté des traductions d'Amadis. Jean-Philippe Groperrin analyse ensuite avec une grande finesse comment la littérature du siècle classique négocie avec l'héritage homérique, et en particulier pour « accommoder » les excès d'Achille à une éthique et une esthétique de la mesure, *a priori* bien plus réceptives à la *pietas* virgilienne ; l'adaptation de La Motte, *La Mort d'Achille* de Thomas Corneille et le *Télémaque* de Fénelon sont autant de lieux de cet « épique mitigé ». L'ensemble s'achève avec une contribution assez différente de Sylvain Detoc sur l'idée de « cycle », de tour, de cercle, dans l'*Odyssée* et sur les reprises de ce schéma chez des poètes très divers, comme Pascoli, Tennyson, Titos Patrikios ou des romanciers comme Milan Kundera et Olivier Rolin. Si l'ouverture du corpus est intéressante, et si l'on comprend qu'une vue plus transversale de ces schèmes et motifs épiques procède nécessairement par « sondages », on pourra cependant regretter que les choix de tel ou tel auteur ne soit pas plus précisément justifiés.

La deuxième partie regroupe des récritures d'épopées dans la littérature médiévale. Francine Mora oppose brillamment deux utilisations de Virgile dans des épopées carolingiennes, le *Poème de Louis le Pieux* d'Ermold et *Waltharius* (dont l'auteur reste incertain). Dans le premier cas, c'est l'éclat prestigieux qui intéresse le poète, alors que dans le second, le modèle est mis à distance pour promouvoir une forme d'individualisme romanesque. Deux contributions étudient ensuite des reprises d'épopées médiévales et non antiques, d'intertextes beaucoup

plus proches donc, sinon contemporains. Dans un article qui pourra sembler abrupt au non-médiéviste, mais qui pose avec acuité la question des enjeux de la réécriture, Despina Iona étudie comment la chanson *Gerbert de Mez* reprend *Garin* et l'histoire des Lorrains, qui sont transformés en conquérants supérieurs. L'enjeu de la réécriture épique apparaît encore une fois très politique dans le texte d'Isabelle Weill sur la reprise d'*Auberi le Bourgoïn* dans le *Charlemagne* de Girart d'Amiens. Deux contributions s'intéressent ensuite à des reprises postérieures – aux XVIII^e et XIX^e siècles – d'épopées médiévales, posant des questions assez différentes, qui touchent plus à l'évolution des genres. François Suard étudie des réécritures de la chanson de geste d'Adenet le Roi, *Berte aus grans piés*, qui relèvent au fond peut-être davantage de l'adaptation, dans le roman du comte de Tressan et dans le théâtre de Dorat. Tatiana Weber se penche ensuite sur le triptyque de Creuzé de Lesser, *La Chevalerie*, composé d'un *Amadis*, un *Tristan* et un *Roland*. Elle montre que, malgré des efforts pour déplacer certains thèmes, l'entreprise échoue, trop tributaire d'une esthétique «troubadour» déjà dépassée ; il faudra la réécriture romantique hugolienne pour que l'épopée héritée du Moyen-Âge soit véritablement renouvelée et trouve son public. C'est donc toute la question des possibles évolutions des genres, des conditions de leur obsolescence ou de leur renouvellement qui est posée.

La troisième partie demeure centrée sur les épopées médiévales, à l'exception de la première contribution de Pascale Hummel, «Épisme(s) et épopée dans la littérature chrétienne des premiers siècles». Les directeurs du volume parlent pour cet ensemble du «recyclage d'un style», notions sur lesquelles on aimerait des précisions, d'autant que l'unité de la partie nous semble davantage relever des questions d'interférences génériques, des tensions avec d'autres modèles d'écriture, l'hagiographique et l'historiographique, dont les enjeux sont plus idéologiques que purement stylistiques. Pascale Hummel montre ainsi comment des auteurs chrétiens, tels Juvencus, Sedulius, Arator, puis Fortunat et Paulin de Périgueux reprennent des procédés d'épopées latines – en particulier Virgile – pour transformer la visée de l'*Évangile*, affirmant par exemple, dans le cas des épopées bibliques de Martin (chez Fortunat et Paulin), «un nouvel esprit religieux, qui cherche à faire du saint un protecteur doué d'une *potestas* qui ne soit plus uniquement spirituelle mais également efficace dans le domaine temporel» (p. 173). L'article suivant, de Vincent Zarini, s'intéresse précisément à la *Vita Martini* de Paulin de Périgueux – la récurrence de ce texte dans ce volume n'est peut-être pas fortuite, en raison d'un regain d'intérêt pour la réécriture hagiographique. Si V. Zarini part d'une approche stylistique, repérant, dans une perspective plutôt typologique, des procédés épiques dans le texte de Paulin (la longueur, l'hexamètre dactylique, etc.), l'intérêt de son étude tient encore une fois surtout à l'investissement de ces procédés, ou comment les «*virtutes* héroïques sont "recyclées" en miracles chrétiens» (p. 184) ; ces termes qui semblent proches de ceux de Pascale Hummel prennent en fait la question à rebours et la mise en dialogue des deux articles serait passionnante.

Catherine Croisy-Naquet s'intéresse ensuite à l'écriture épique dans des textes historiographiques du XIII^e siècle, en commençant par les distinguer des chansons de geste dans leur conception de l'histoire : celles-ci étudient le passé en le tournant vers l'avenir, lorsque ceux-là – représentés par le *Roman de Troie en prose*, les *Faits des Romains*, les chroniques de Constantinople de Robert de Clari et de Villehardouin – veulent retrouver le passé dans sa chronologie. Et pourtant, l'écriture historiographique demeure informée par l'épique, lui empruntant des motifs, tel le *planctus*, au risque de l'anachronisme, ou des valeurs, comme la démesure, tantôt valorisée, tantôt interrogée. C'est de l'intérieur de cette affinité qu'elle creuse sa différence, qui varie selon les textes : ainsi le *Roman de Troie* refuse toute poétisation au profit d'un traitement beaucoup plus réaliste. L'article analyse avec une grande finesse ces jeux d'interférence et de différenciation pour montrer l'émergence d'une historiographie en prose particulière, qui se distingue de celle en vers du siècle précédent. La

contribution de Carine Bouillot sur le récit de la bataille de Bouvines dans la *Chronique rimée* de Philippe Mousket continue cette réflexion sur les recoupements entre l'épique et l'historiographique, et, encore une fois, l'interférence stylistique recouvre des enjeux idéologiques, par exemple dans la désignation des Flamands dans les termes caractéristiques de l'ennemi épique. Mais comme C. Croisy-Naquet, C. Bouillot insiste sur ce qui distingue la chronique de l'épopée : malgré des signaux épiques, en particulier des marques d'oralité, comme l'emploi de cheville, la chronique ne propose pas un traitement légendaire, atemporel, de l'événement.

La quatrième et dernière partie s'intéresse au « renouvellement des formes et des poétiques », du XVII^e au XX^e siècle, aux « surgeons » selon l'expression de D. Boutet (p. 10) que l'épopée a engendrés. Camille Esmein-Sarrazin ouvre cette section avec une riche étude des débats théoriques du XVII^e siècle français, souvent hérités de controverses italiennes, elles aussi clairement exposées. À ceux qui défendent la continuité entre épopée et roman, ceux pour qui le roman est au fond un poème épique en prose (Boisrobert, Morvan de Bellegarde), s'opposent les défenseurs de la pureté épique, du refus de la contamination par le roman (Chapelain) ; la place de la matière amoureuse dans le poème épique est bien souvent au cœur de ces débats. La contribution de Sabine Gruffat sur l'*Adonis* de la Fontaine propose un exemple privilégié de ces aménagements entre épopée et roman : La Fontaine récupère le style héroïque d'Ovide tout en le combinant avec des éléments de pastorale pour aboutir à un « héroïsme tempéré » caractéristique d'une esthétique du mélange qu'il cultive dans d'autres œuvres. Le récit se charge alors d'ambivalences : le *locus amoenus* est aussi *locus terribilis*, l'héroïsme a pour envers la souffrance et le pathétique qu'expriment les plaintes de Vénus.

La contribution de Marie-Françoise Lemonnier-Delpy consacrée à Joseph Delteil nous éloigne évidemment des termes du débat classique, mais on y retrouve en fait ces tensions entre des directions contradictoires que l'épopée permet, par sa souplesse, de faire tenir ensemble. Si l'article s'attache d'abord, dans une perspective souvent génétique, à faire une genèse du projet épique de Delteil (le goût des veillées, les compositions d'école), elle pose ensuite la question de la rencontre entre tradition et modernité. Delteil cultive la « naïveté épique » (p. 280) en même temps qu'il pratique collage et écriture polyphonique ; si l'humour permet de concilier ces visées opposées, le projet n'en est pas moins critiqué de tous bords, les partisans de la tradition lui reprochant un certain irrespect, ceux de la modernité déclarant anachronique son projet (Delteil fut exclu des surréalistes par Breton). Si M.-F. Lemonnier-Delpy mentionne les multiples « échos » dont bruissent les épopées de Delteil, on pourra peut-être regretter, surtout dans la perspective intertextuelle qui est celle du volume, que ceux-ci ne soient pas davantage explicités. Mais il est vrai qu'avec Delteil, on est sans doute sorti d'un certain rapport – médiéval comme classique – philologique aux textes du canon pour entrer dans une idée – moderne – plus diffuse de ce qu'est l'épopée.

Les trois dernières contributions, consacrées à l'opéra, invitent à un retour en arrière. L'article de Jean-François Lattarico apporte de riches informations sur l'opéra du XVI^e siècle, et même si l'on pourra regretter que la question épique n'y soit que secondaire, il permet de revenir sur l'idée de mélange générique, à une période où la poétique de l'opéra est en pleine élaboration, avant la réforme qui rigidifiera les cloisons. J.-F. Lattarico s'intéresse aussi à la catégorie du merveilleux, que l'on retrouvera dans le texte de Benjamin Pintiaux sur l'épopée royale du XVII^e siècle. B. Pintiaux revient sur « l'interstice entre historiographie et épopée » (p. 315) dans lequel l'opéra peut se constituer et montre le rôle essentiel de l'allégorie dans cette entreprise, en s'appuyant sur deux œuvres de Quinault et Lully, *Alceste* et *Roland*. Enfin, la contribution de Timothée Picard se confronte à une idée à la fois souvent affirmée comme un lieu commun et éludée dans ses grands enjeux, celle de l'épique wagnérien. T. Picard n'esquive pas la difficulté de la question et la resitue au contraire avec beaucoup d'ambition en aval et en amont de réflexions et de théories sur l'épopée, dans un « débat polymorphe au

sein duquel il y a à la fois crise, redéfinition et besoin de l'épique » (p. 330). La matière de Wagner est épique, son rapport au mythe de plus en plus fort, dans ses composantes à la fois cosmique, nationale et lignagère, les emprunts stylistiques sont nombreux aussi. Pourtant, malgré un fantasme originaire prégnant et une aspiration à la naïveté – certes nécessairement « mimée » par un artiste moderne et lucide –, plusieurs éléments vont mitiger chez certains commentateurs de Wagner cette réception épique, en particulier la rupture entre le monde des hommes et celui des dieux ; pour Thomas Mann ou Adorno, il s'agit d'un « faux primitivisme » qui se pare « des atours mystifiants de l'épopée » (p. 335). Ce parcours « en aval » montre bien toute la difficulté des théories de l'épique, toujours aux prises avec des présupposés rarement objectivés : ainsi lorsque l'on dit que Wagner n'est peut-être pas si épique finalement car l'homme ne s'inscrit pas chez lui « dans un monde intégralement baigné par la divinité, fait de sérénité et de confiance en l'ordre des choses » (p. 335), on s'appuie sur une idée hautement discutable de l'épopée. J'emploie ici à dessein le pronom « on », car, malgré (ou peut-être à cause de) son impressionnante maîtrise et mise en perspective des théories épiques, le texte laisse parfois un doute sur le point de vue : dans la prolifération virtuose des voix critiques, on ne sait parfois plus très bien qui parle, le critique cité ou l'auteur de l'article. Ainsi lorsqu'il est question d'une « épopée traditionnelle » dont se détacherait Wagner, on se demande s'il s'agit du modèle épique défini par exemple par Hegel, d'une forme un peu vague de la *doxa* sur l'épopée, ou d'un propos que reprend à son compte T. Picard. On retrouve cette ambiguïté lorsque sont évoquées d'autres récritures (Joyce, Broch), qui prennent des distances plus affirmées (mais par qui justement ?) avec les épopées antiques ou « l'épopée » wagnérienne. Cette réserve est d'autant plus légère que l'article est ailleurs extrêmement lucide et clair sur ces difficultés définitionnelles et sur l'instabilité de débats qu'il restitue avec une grande précision. C'est sur cette complexité que s'appuie d'ailleurs une des principales conclusions, selon laquelle « la difficulté générique de l'œuvre de Wagner, en dépit d'une clarté apparente, est elle-même révélatrice et amplificatrice d'une difficulté à remotiver les catégories génériques traditionnelles dès lors qu'il s'agit d'inventer et de réinventer la littérature moderne » (p. 337). On retiendra aussi cette idée que la pensée de l'épopée se construit toujours sur une certaine nostalgie, qui tend à gommer les aspérités : l'œuvre de Wagner apparaît donc comme épique à un XX^e siècle nostalgique de la grandeur du XIX^e, alors même que l'épopée du XIX^e se construit sur la nostalgie de modèles passés.

L'ensemble de ce parcours offre donc une réelle cohérence, puisque de nombreux ponts peuvent être jetés entre les différentes contributions. Il est en outre gouverné par une salutaire ambition d'ampleur – car comme le dit D. Boutet, « pour être significative, l'analyse doit s'inscrire dans la longue durée, en éclairant les continuités et les discontinuités » (p. 10). Pour autant, ces actes laissent (forcément) apparaître des déséquilibres.

D'une part, même s'il ne s'agit pas tant de déséquilibre que d'un parti-pris implicite, ce volume concerne essentiellement des récritures épiques dans la littérature française (à l'exception donc de Théocrite, de Wagner et des auteurs mentionnés par Sylvain Detoc), et il aurait sans doute été bon de le signaler, sinon d'expliquer ce que peut avoir de spécifique cette tradition française.

D'autre part, le volume révèle une focalisation forte sur la littérature médiévale, qui n'est à vrai dire pas très étonnante. Non seulement, on le sait, Dominique Boutet est un grand spécialiste de littérature médiévale, mais plus généralement, les études sur l'épopée sont en France beaucoup le fait des médiévistes – en partie d'ailleurs sous l'impulsion de D. Boutet lui-même, qui a créé à Nanterre puis à Paris IV le Grep (Groupe de recherche sur l'épique) ; les travaux du REARE (Réseau Euro-Africain de Recherches sur les Épopées), présidé par Jean-Pierre Martin, sont largement consacrés à la littérature médiévale. Plus étonnant, la place des récritures modernes et contemporaines – généralement très étudiées – est au contraire ici fort réduite, et du coup pas forcément si « représentative ». Étonnamment aussi, et le fait est

ici remarquable, les siècles « classiques » (au sens large, du XVI^e au XVIII^e siècles) occupent une place importante qu'ils peinent souvent à trouver. Une continuité se voit ainsi rétablie entre deux époques que l'on considère comme plus fortement épiques, le Moyen-Âge et les XIX^e et XX^e siècles, même s'il est plus question d'épopée dans un cas et d'épique dans l'autre ; le maillon classique permet justement de comprendre le passage de l'épopée à l'épique, du genre à son réinvestissement dans d'autres formes. Il est ainsi passionnant de trouver dans les débats du XVII^e siècle que détaille Camille Esmein-Sarrazin des échos aux théories d'Hegel ou de Bakhtine sur l'opposition du roman et de l'épopée : bien sûr, les termes du débat, « l'épistémè » générique dans laquelle il s'inscrit, ne sont pas les mêmes, mais la question posée sur les relais et contaminations possibles – ou non – entre ces genres est déjà là. Ce n'est pas le moindre mérite de ce volume que de faire une place importante à des époques et des textes souvent négligés dans les études sur les transformations de l'épopée, et qui sont demeurés peu étudiés depuis la tenue de ce colloque et la parution de ce livre.

DELPHINE RUMEAU